



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER VERTABLE VIN DE QUININE DE CAMPBELL
 ET CUIR... FIEVRES... LE GRAND TONIC RENFORCISANT...
 LE GRAND TONIC RENFORCISANT...
 LE GRAND TONIC RENFORCISANT...

FEUILLETON de CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU

(Suite)

XIX

DUPRAT

Le président Duprat était assis devant une énorme table en chêne sculptée, toute surchargée de papiers, de livres, de grands parchemins garnis de sceaux.

Sur cette table étaient encore un encrier volumineux, des plumes de gros bâtons de eiro de différentes couleurs et des cachets armoriés.

La salle était vaste : elle avait ses murailles garnies de tapisseries et un plafond en bois sculpté et peint.

De hauts bahuts se dressaient le long des murailles. Deux grands corps de bibliothèques étaient placés en face d'une énorme cheminée, dans laquelle brillait un grand feu.

C'était le matin de Noël : il était sept heures et demi. Le jour, commençant à peine à se lever, éclairait vaguement la pièce, et les rayons du soleil, qui essayaient en vain de percer le voile du brouillard, combattaient mal ceux de deux grands candélabres chargés de cierges de ciro posés sur la table.

Ces cierges, aux trois quarts consumés, indiquaient que le président avait dû passer la nuit au travail.

Et, cependant, il ne paraissait nullement fatigué. S'il était immobile sur son siège, il ne dormait pas, il réfléchissait.

Le président Duprat avait alors cinquante ans, mais il en paraissait à peine quarante.

De grande taille, bien pris, il avait



A BATOCHÉ

Middleton.—Enfin, je tiens Riel.

Sir John.—Amène-le ! amène-le !

Middleton.—Je ne puis pas il ne veut pas me lâcher.

les allures d'un beau cavalier plutôt que celles d'un magistrat. " Il était de très-bonne grâce et belle façon, dit un écrivain de son temps, et d'un très bel entourage, parlant très-bien et très-éloquemment de toutes choses, aussi bien des mondaines que des divines. "

Plus loin, le même écrivain ajoute : " Il était fort religieux, mais pourtant le tenait on pour fort caché et hypocrite en sa religion. "

Esprit ambitieux, ardu, subtil, éminemment doué de ces qualités négatives qui font les grands politiques, le président complétait parfaitement cet entourage qu'avait su se faire la princesse Louise, — la mère du dauphin de France.

Antoine Duprat était né à Issoire (Auvergne), le 17 janvier 1463.

Attaché d'abord à une abbaye de bénédictins, il termina son éducation sous le patronage et la direction de l'archevêque Boyer, son parent.

Grâce à ce prélat, — le jeune Duprat, — nommé d'abord lieutenant du bailliage de Montferrand, devint successivement avocat du roi à Toulou-

se, — maître des requêtes de l'hôtel du Louis XII et un des présidents du parlement de Paris.

Enfin, la première présidence de ce corps lui fut dévolue par la protection de Louise de Savoie.

Elle sut reconnaître en lui un magistrat supérieur et elle voulut l'attacher aux intérêts de son fils.

Nul, en effet, mieux que Duprat, ne servit les espérances et l'avenir de ce jeune prince.

Ce fut lui qui représenta au cardinal d'Amboise le danger d'unir madame Claude à Charles d'Autriche, avec des droits sur Milan et sur Gènes, et avec l'administration de plusieurs belles provinces de France.

Ami de la princesse Louise de Savoie et conséquemment ennemi de la maison de Bourbon, — ambitieux, calme, froid, implacable, — Duprat attendait avec impatience deux morts.

La mort du roi Louis XII.

La mort de sa femme, — à lui.

La mort du roi, en donnant au dauphin la royauté et par conséquent la puissance à la princesse Louise, devait transmettre cette puissance au

président.

La mort de sa femme lui permettait d'entrer dans les saints ordres et de recevoir un jour le titre de cardinal qu'il avait toujours rêvé.

Aussi, depuis la maladie qui couchait Louis XII sur un lit de mort, Duprat sentait-il l'espérance renaitre en lui plus vivace.

Duprat s'était lié intimement avec le duc de Lorraine, Antoine dit le *Bar*.

Ce duc de Lorraine avait alors vingt-six ans.

Il était né à Bar-le-Duc le 4 juin 1489.

Fils du duc René II et de Philippine de Gueldre, il avait été, à l'âge de douze ans, amené en France.

Louis XII l'avait pris en grande et haute amitié.

Il l'amena avec lui en Italie.

Antoine fit avec le roi de France les campagnes de 1505 à 1507, dans le Milanais et contre les Génois.

En 1508 la mort du duc René, son père, — auquel il succédait, — le fit revenir en Lorraine.

Sa mère] voulait retenir le pou-

voir comme régente et l'éloigner du duché, — mais les États de Lorraine déclarèrent Antoine majeur.

Alors il retourna près de Louis XII et l'accompagna à la guerre il prit une part glorieuse à la bataille d'Agnadel.

Une maladie se déclarant tout à coup, — au retour de la campagne, — le força de revenir dans ses États.

Là, il s'appliqua surtout à faire fleurir la paix, — réformant la justice et tenant lui-même les assises des *Grands Jours* à Saint-Mihiel.

En 1514, — au commencement de l'année, — il était revenu à Paris.

Là, il avait trouvé la cour divisée et il était demeuré hésitant jusqu'au moment où la princesse Louise était parvenue à dominer son esprit.

Le duc Antoine était puissant, — son alliance était importante, — la princesse avait donc tout fait pour demeurer en bonnes relations avec lui.

C'était d'après les conseils de Duprat qu'elle avait agi.

Duprat, — adroit, — intelligent, — profond, — s'était mis au mieux avec un gentilhomme, ami du duc de Lorraine.

Ce gentilhomme était le baron de Céranon.

Sans doute, Céranon et Duprat s'étaient merveilleusement compris et entendus, — car bientôt ils furent intimes.

Duprat, — devenu le confident et le conseiller du duc de Lorraine, — vint loger à son hôtel.

C'est là où nous le trouvons.

À cette époque, — ainsi que je l'ai dit, — la France était dans un état d'inquiétude et d'anxiété pénibles.

Le roi, — malade, — épuisé, — avait remis la direction des affaires aux gens dévoués à l'Angleterre, c'est-à-dire au prince de Bourbon, — qui, — prétendait-on, — espérait, après la mort du roi, épouser la reine et usurper le trône.

Vrai ou non, — ce bruit s'était répandu avec acharnement.

Le roi Louis XII, — en épousant Marie d'Angleterre, — la sœur d'Henri VIII, — s'était engagé à payer, pendant dix ans, à son beau frère, — une rente annuelle de cent mille écus.

Le peuple, — épuisé par la guerre, — avait gémi sous le poids de ce cruel impôt.

Durant la seconde moitié de l'année, — les plaintes et les réclamations allaient croissant.

Octobre et novembre se passèrent, mais un régime de gouvernement, qui froissait tant d'intérêts et soulevait de si puissantes inimitiés, ne pouvait marcher longtemps sans résistance et sans obstacles.

Les masses, encore patientes à la vérité, étaient affectionnées au " père